

*Conférence à l'Institut Français d'Etudes sur l'Asie Centrale, à Tachkent
le 30 novembre 2000*

REMARQUE LIMINAIRE

Cette conférence est une conférence de vulgarisation faite à l'IFEAC de Tachkent (Ouzbékistan), et ne visait pas un public de linguistes. On y trouvera des réflexions sur la diversité des langues, leurs vitesses relatives d'évolution en fonction de divers critères, et sur le rapport entre les mots et les choses. J'ai fait cette conférence en tant que responsable du Projet CNRS « Echanges linguistiques et génétiques au Nord et au Sud de l'Himalaya », ce qui explique mon insistance sur la nécessité de dissocier l'histoire biologique des groupes humains, l'histoire des groupes ethniques, et l'histoire des langues. J'ai tenté d'attirer l'attention du public sur une erreur commune : qu'à un peuple correspondrait une langue et une seule.

Le lecteur constatera aisément une certaine simplification du style, qui a un caractère passablement oral. Cela est dû au fait que cette conférence était traduite simultanément en russe, et que je voulais simplifier la tâche de la traductrice.

langues et sociétés

Les savants russes ont développé l'emploi du mot composé "ethnogénèse". C'est un très mauvais mot. C'est un très mauvais mot parce qu'il pousse à confondre l'histoire des peuples avec la filiation génétique. Et à croire qu'un peuple est génétiquement homogène, ce qui n'est jamais vrai. Personne n'est "génétiquement français", ou "génétiquement allemand", ou "génétiquement russe", ou "génétiquement ouzbek".

Même si on épousait ses sœurs pendant cinquante générations de suite, ce qu'à ma connaissance personne ne fait, on n'obtiendrait pas une descendance parfaitement homogène. Non seulement personne n'épouse sa sœur régulièrement, mais la règle absolue, partout, est d'aller chercher sa femme ailleurs, parfois assez loin. Dans tous les peuples, il existe des règles pour ne pas épouser telle ou telle femme, parce qu'on considère qu'elle est issue du même ancêtre que vous. C'est une façon de dire qu'elle a le même père. Ces règles négatives varient selon les peuples, mais elles sont très strictes. D'autre part, selon les peuples, il existe plus ou moins des règles pour choisir plutôt telle épouse, ou tel époux. Mais ces règles positives ne sont jamais strictes : les anciens et anciennes du village, ou vous-même, conservez un certain choix. Et ce choix est agrandi par la pratique consentie des exceptions. Or, dans ce domaine, il y a beaucoup de caprices.

De ce point de vue, on voit très bien la différence entre la génétique des populations et l'histoire des peuples. Le caprice de Amir Timour ou le caprice d'une paysanne sous la yourte, du point de vue génétique, ont exactement la même importance. Du point de vue historique, probablement pas. L'histoire des hommes, et des peuples qu'ils forment pendant un temps, reflète en partie les hiérarchies de leurs choix.

Un peuple est le résultat d'une histoire, et les langues qu'il parle en sont en partie le reflet. Je dis bien : les langues. Un peuple est une création compliquée, qui est faite de choix

très nombreux, parfois difficilement compatibles. Et met en cause beaucoup de gens à la fois. Et ces gens nombreux sont dans des situations souvent très diverses.

La filiation est un fait génétique, ce qui est le plus souvent très différent. La filiation est un fait personnel : vous héritez des chromosomes, et donc des gènes, de vos deux parents seulement. C'est un fait unique, de même qu'il a été unique avant vous pour chacun de vos deux parents. Les gens qui se marient entre eux au cours des générations forment une population, au sens génétique du terme. Si cette population est assez stable sur quelques dizaines de générations, il arrive que certains caractères nouveaux deviennent caractéristiques de cette population. L'apparition de tels caractères demande le plus souvent des millénaires. Or, aucune population n'est isolée pendant des millénaires. Aussi les caractéristiques génétiques sont-elles toujours fluides, jamais tranchées. C'est pourquoi elles réclament un traitement statistique. La formation de groupes historiques comme les Ouzbeks, qui datent de quelques siècles, et sont encore très diversifiés, n'a aucune traduction génétique : on ne peut pas savoir "génétiquement" qui est Ouzbek. Même pour des peuples que les sources historiques identifient depuis longtemps, comme par exemple "les Iraniens", il n'existe aucun caractère génétique tranché qui les identifie. Assimiler l'histoire des nations à la génétique des populations est une absurdité. Tous les généticiens sérieux savent que l'histoire des populations est aussi l'histoire de leurs contacts et de leurs mélanges. Par exemple, il n'existe aucun critère génétique strict pour différencier un Européen d'un Asiatique. Il existe en revanche un continuum d'un bout à l'autre du Vieux Monde, une pente continue au long de quoi la fréquence de certains caractères se modifie graduellement.

Autrefois, on croyait trouver l'histoire des peuples dans la forme des crânes. Des milliers de mesures ont été faites, avec enthousiasme. Puis on s'est aperçu qu'il y avait toujours plus de variété à l'intérieur d'une population donnée qu'entre deux populations distinctes. Et cette recherche vaine est aujourd'hui abandonnée. Dans les recherches qu'on fait en génétique des populations, il n'y a jamais un seul critère, mais toujours plusieurs, souvent plusieurs dizaines. Une population donnée, dans certains cas, a statistiquement tel critère un peu plus marqué que chez telle autre population, tel autre critère un peu moins, et beaucoup de critères tout à fait identiques. Mais on n'obtient jamais un faisceau ordonné de critères nets désignant sans erreur une population. En outre, un peuple, surtout au sens politique, est toujours fait de nombreuses populations qui se mélangent plus ou moins. Les historiens savent qu'un peuple est une création politique. Il n'existe jamais de critère génétique net pour dire : vous êtes arménien, ou : vous êtes tchéchène, ou : vous êtes suisse.

La génétique est une science tout-à-fait particulière, qui étudie les gènes, c'est-à-dire des morceaux cohérents des chromosomes qui se trouvent dans nos cellules. Tous les animaux qui peuvent se reproduire sexuellement le peuvent grâce à leurs chromosomes. Les indications permettant de former un nouvel individu à partir de deux adultes, l'un mâle, l'autre femelle, sont organisées dans certains secteurs de ces chromosomes, et ces secteurs sont ce qu'on appelle des gènes. Naturellement, aucun jeune, dès qu'il est né, ne peut survivre s'il n'est pas soigné et nourri. Et sa vie ensuite dépend à la fois des aptitudes innées qu'il a héritées de ses ancêtres, et de la façon dont on s'occupe de lui au long de sa vie, surtout quand il est très jeune. Bien entendu, sa vie dépend aussi de beaucoup d'autres choses, qui sont imprévisibles, et qu'on peut appeler sans inconvénient "le hasard".

Les jeunes humains, quand ils naissent, sont pour ainsi dire prématurés : ils sont incapables de se débrouiller tout seuls. C'est seulement après la naissance que les os vont se

solidifier. Que les yeux vont prendre leur couleur définitive. Que les dents vont pousser, etc. Et il faudra plusieurs années pour que le jeune humain soit à peu près au point. Ce retard serait très dangereux, si le nouveau-né n'était pas constamment protégé par la société qui l'entoure. C'est un grave inconvénient, mais ce défaut a un avantage. Le jeune humain, même après sa naissance, reste longtemps très souple, physiquement et intellectuellement. Il va pouvoir apprendre quantité de choses qu'il n'aurait pas apprises dans le ventre de sa mère. C'est pourquoi les sociétés humaines jouent, d'une certaine façon, le rôle qu'auraient dû jouer quelques mois de grossesse supplémentaires. L'éducation transmise par la société à l'enfant se fait de plusieurs façons subtiles. Une des façons les plus évidentes est la langue ou les langues que l'enfant apprend, et qui lui permettent de connaître des situations qu'il ne peut pas vivre personnellement. Cet apprentissage indirect est lié à ce qu'on appelle la "curiosité". Les petits veulent savoir, ils posent des questions. Et ils se font tout seuls des discours très personnels sur les réponses qu'on leur fait. Tout être humain se fait ainsi, sa vie durant, un discours intérieur, qui commente le discours extérieur qu'on lui fait. Bien sûr les langues sont faites des noms que les sociétés donnent aux choses, et l'enfant ne choisit pas ces noms, il les apprend en apprenant les langues. Mais certaines structures des langues sont spécialisées dans le commentaire des choses, et nous permettent, à chacun de nous, d'aller au-delà des choses en combinant des mots. C'est pourquoi nous sommes capables d'inventer des mots qui ne correspondent à aucune chose concrète. On peut le constater facilement, quand on remarque la grande proportion de mots qui ne désignent aucun objet. Par exemple le mot "exemple", le mot "par", le mot "aucun", le mot "proportion".

Mais la preuve la plus frappante de notre indépendance par rapport aux noms des choses, c'est que nous pouvons parler plusieurs langues. Aliye Alievna entend ce que je dis en français, et elle le dit en russe, comme elle pourrait le dire en ouzbek. Beaucoup d'entre vous ici, vous comprenez à la fois ce que je dis en français, et ce qu'elle dit en russe. Si les mots étaient vissés profondément dans les choses, on ne pourrait rien traduire. Et le mot français *langue* ne serait jamais le mot russe *jazyk*, ou le mot ouzbek *til*, ou le mot tadjik *zabon*. Mais les mots ne sont pas vissés dans les choses. Ils sont eux-aussi une sorte de commentaire que nous faisons, et qui se mélange aux choses sans s'y identifier tout-à-fait. Cela provoque une sorte de flou, et parfois des ennuis. Mais cela permet des approximations utiles, et notre vie est faite d'approximations utiles. C'est pourquoi il se peut que *langue* ne soit pas exactement en français ce que *til* est en ouzbek, bien sûr, mais tout de même nous nous comprenons. Une langue qu'on parle tient beaucoup moins qu'on ne croit aux mots eux-mêmes, et beaucoup plus à l'usage qu'on en fait. C'est pourquoi, même par écrit, nous reconnaissons le style de quelqu'un.

C'est aussi pourquoi nous pouvons emprunter des mots aux autres langues. Ou même en changer complètement, comme on va le voir. Les gènes que nous portons dans nos cellules, nous les avons hérités une seule fois, au moment de la fécondation de l'ovule maternel par le spermatozoïde paternel, et nos parents à leur tour ont hérité une seule fois, et leurs parents avant eux aussi une seule fois. Et à chaque fois cet héritage est définitif, pour toute la vie. Mais les langues que nous parlons, elles changent tout le temps, nous en apprenons d'autres, nous en oublions certaines. Et je ne parle pas exactement le même français que quand j'avais vingt ans. En réalité, je suis sûr que je n'ai jamais parlé le même français qu'aujourd'hui !

Au cours des générations, les langues changent. Ce changement est sensible pour les vieillards, parfois. Mais il est beaucoup plus net quand on retrouve des documents écrits autrefois, et qui témoignent à peu près de la langue qu'on parlait au moment des documents. On peut apprendre à lire l'arabe du Coran, qui a été écrit voici 13 siècles à peu près. Mais personne ne parle plus l'arabe du Coran, sauf s'il a beaucoup étudié à l'école. On peut lire les inscriptions en vieux-turk, qui sont gravées sur des pierres en Mongolie. Mais personne ne parle plus de cette façon. Et pour le français, personne ne parle plus comme Montaigne, ou même comme Blaise Pascal. Ou même comme André Gide. Même dans les cas où l'on n'a aucun témoignage écrit, comme c'est le cas pour la majorité des langues, on peut être certain qu'elles ont changé aussi. Les Bantous d'Afrique ne parlaient pas, il y a mille ans, comme ils parlent aujourd'hui. Les Tchouktches d'autrefois seraient incompréhensibles aux Tchouktches d'aujourd'hui.

On croit souvent que les langues des sociétés dites "avancées" changent plus vite parce qu'il y a plus de nouveautés, et qu'il faut des mots nouveaux pour ces nouveautés. Mais c'est faux. Le grec mycénien, vers -1200, est très différent du grec classique vers -500. Et le vieux-perse des Achéménides, vers -500, est très différent du persan classique vers 1200. Les langues changent tout le temps, partout, avec ou sans écriture. Vous pouvez être sûrs que les Grecs du temps de Périclès croyaient, comme vous, qu'ils étaient modernes. Et qu'ils devaient affronter plus de nouveautés que jamais avant eux. Les contemporains de Mahomet croyaient certainement que leurs grands-parents étaient des paysans arriérés. Les contemporains d'Alisher Navoi devaient, eux aussi, se croire les plus modernes. Nous sommes toujours les grands-parents arriérés de quelqu'un d'autre.

La langue ne change pas à cause des mots, elle change à cause des hommes. Dans toutes les sociétés, quand on parle, il se produit des innovations. La nouveauté des choses n'est qu'un prétexte pour affirmer la nouveauté des hommes. Celui qui parle veut être compris, et cette ambition, surtout si elle est publique, demande un effort d'expressivité. Pour être expressif, il faut modifier la phrase attendue. Cette modification peut être dans le ton, c'est-à-dire dans la prononciation. Ou dans la combinaison inédite de mots bien connus. Plus rarement dans l'invention de mots vraiment nouveaux. On peut appeler cela des modes. Ce sont des modes sociales, comme il y a des modes du vêtement, ou de la coiffure. Le plus souvent, ces innovations de l'expression n'ont qu'une vie très brève. Ou bien restent confinées à un tout petit cercle de gens. C'est pourquoi il se produit partout des dialectes, ou simplement des parlers locaux. Ce n'est pas la conséquence d'une origine différente des gens, mais celle d'une fantaisie locale qui a réussi. Les gens de Tachkent ne parlent pas exactement comme ceux d'Andidjan, ni comme les Ouzbeks du Khorezm. Quand ces innovations ont beaucoup de succès, elles se répandent au-delà du village, au delà de la ville, au-delà du pays lui-même. Il y a des mots internationaux. Ce sont des fantaisies mondiales. Elles peuvent être la conséquence de l'importation d'une chose nouvelle, comme le mot *gaz* ou le mot *téléphone*, mais pas nécessairement. Les Russes disent *tancevat'* pour "danser". C'est un emprunt à l'allemand. Mais les Russes savaient danser avant de connaître les Allemands. Le mot est le résultat d'un changement dans la coutume, pas de la chose elle-même. Les Ouzbeks disent *gul* pour "fleur", c'est un mot persan. Mais ils n'ont pas attendu les Persans pour voir des fleurs, et il y en a aussi dans la steppe !

Les emprunts de mots sont souvent la conséquence d'un bilinguisme inégal, où l'une des deux langues est plus prestigieuse, du moins dans certains cas. Ces emprunts de mots sont les plus visibles, mais il y en a bien d'autres, au moins aussi importants. Les parlers ouzbeks

sont assez variés, comme on sait. Certains ont conservé les 8 voyelles du turk du nord, avec une distribution en deux séries. Par exemple, "six" se dit *altı* dans le parler ouzbek de Biruni dans le Khorezm, comme en kazakh. Mais dans la norme ouzbèke, qui repose sur les parlers du Ferghana, on dit plutôt *olti*. C'est l'influence de l'iranien. En fait, l'ouzbek standard, celui des écoles en principe, a exactement les mêmes voyelles que le tadjik. On pourrait dire que les Ouzbeks, qui sont parfois si fiers d'être turks, parlent tadjik dans leurs voyelles ! C'est que très longtemps, le persan a été la langue de prestige. Et l'est resté dans les villes anciennes comme Samarcande et Boukhara, où l'on voyait du beau monde. Pas dans les villages. En outre, beaucoup d'Ouzbeks ont eu des ancêtres que ne parlaient pas turk, mais persan. Il y a mille ans, on ne parlait pratiquement pas turk en Asie Centrale urbaine. Le persan était beaucoup plus chic. L'emploi du turk est venu plus tard, peu à peu.

Il y a longtemps que les linguistes ont compris que, avec le temps, les mots d'une langue sont remplacés par d'autres. En français, le mot *cheval* est une innovation par rapport au latin *equus*. Mais c'est une innovation ancienne puisque toutes les autres langues romanes ont la même. Dans les langues slaves, le mot ancien est *kon'*, mais il est concurrencé, dans certaines langues seulement, par *loshad'*, qui a cependant un sens un peu différent. En turk, le mot normal est *at*, mais il est concurrencé dans quelques langues par *yılki* ou *zhilkı*. Souvent, le mot qui survivra a d'abord été très populaire, ou même vulgaire. Naturellement ce n'est pas le temps qui est la cause du remplacement lexical, c'est l'imagination des hommes. Faute de comprendre ce point essentiel, on a cru que le remplacement des mots était fonction directe du temps écoulé. Supposez deux langues qui se sont différenciées dans deux endroits différents, à partir de locuteurs d'une même langue d'origine. Par exemple l'italien et l'espagnol, tous deux à base latine. Ou le turkmène et le kazakh, tous deux turks. Supposez par exemple que sur 50 mots, on en remplace en moyenne 1 par siècle, soient 2%. Et que vous trouvez que vos deux langues ont 80% de mots en commun. Vous croyez en conclure que ces deux langues ont introduit des mots séparément depuis 10 siècles à peu près, 10 fois 2%. C'est-à-dire qu'il y a dix siècles environ, ces deux langues n'en faisaient qu'une. L'inventeur de cette ingénieuse méthode était un linguiste américain, Morris Swadesh. C'était au temps de la découverte de l'utilisation du Carbone 14 pour la datation archéologique. Cette découverte de la désagrégation régulière d'un isotope du Carbone dans les matières autrefois vivantes, qui permettait de dater certaines couches archéologiques, avait beaucoup impressionné Swadesh. Il s'était donc convaincu que le remplacement du lexique devait être aussi régulier, comme un phénomène chimique. Il avait appelé cela la "glottochronologie". Cette méthode a eu son heure de gloire dans les années 1960, surtout chez les spécialistes de langues amérindiennes et océaniques, dans les sociétés pour lesquelles nous n'avons aucune source écrite. Mais on s'est aperçu, quand on a pu recouper ces calculs avec d'autres données, que ça ne marchait pas très bien, ou pas du tout. Et que finalement la méthode n'était pas fiable. En fait, le remplacement lexical existe, bien entendu : le mot français *tête* ne vient pas du mot latin *caput* comme le fait le castillan *cabeza*, et le nom ouzbek du "cuivre", *mis*, vient du persan alors que le turc de Turquie a *bakır*. Mais ce remplacement n'est pas mécanique. Il n'est pas indifférent à l'action des hommes. Il ne permet donc pas de dater la différenciation de deux langues à partir d'une langue-souche.

La vitesse d'évolution des langues est même, dans une certaine mesure, sous contrôle humain. Ou plus exactement sous contrôle social. Comme je l'ai dit plus haut, l'évolution des langues dépend de la fréquence des innovations. Et plus exactement de la sélection des

innovations. En effet, toutes les sociétés innover, mais toutes n'y prêtent pas la même attention, ou pas de la même façon. Quant à la pratique de la langue, on peut être certain que toutes les sociétés humaines y montrent de l'imagination. Partout on trouve des bavards, ou des gens astucieux. On peut considérer, sans pouvoir le prouver, que la fréquence des innovations ponctuelles est probablement du même ordre partout. Mais dans beaucoup de cas elle est investie dans des jeux, ou dans des pratiques spéciales de la langue, des rituels par exemple. Ou dans les genres poétiques, qui sont des sortes de rituels. La plupart des innovations sont donc réservées à des circonstances spéciales, ludiques ou rituelles. Quelques unes passent dans le domaine public.

En outre, à ce stade aussi, une façon de contrôle social s'exerce. J'ai proposé il y a quelque temps une théorie qui associe la densité de la population à la rapidité de sélection des innovations. Dans un peuplement dense, quand les gens se voient souvent et échangent constamment des énoncés, les innovations circulent très vite. Le partage entre ce qui est intégré à la norme, et ce qui est rejeté, peut se faire rapidement. C'est pourquoi on dit souvent que les modes se font dans les villes. En réalité, ce n'est pas dû tellement au nombre des locuteurs, mais plutôt à leur densité. Il n'y a pas besoin d'être très nombreux pour créer un courant d'innovations, mais il faut se voir souvent. Le Café de Flore n'était pas très peuplé, après tout. En revanche, il y a des gens qui sont très dispersés, et conservent des contacts étroits mais rares, comme les tribus d'éleveurs des semi-déserts par exemple. Ils se connaissent tous, marient leurs enfants, échangent des troupeaux. Mais se voient une fois tous les deux ans, ou tous les dix ans. Ou plus rarement encore comme les éleveurs de rennes de Sibérie. Alors, vous pouvez parier que les innovations vont être freinées. Ces gens ont autant d'imagination que les autres, bien entendu. Mais s'il faut attendre dix ans avant de voir si un bon mot devient monnaie courante, le rythme des innovations socialement acquises sera beaucoup plus lent. Là encore, ce n'est pas une question de nombre de locuteurs, mais de densité. Car la tribu d'éleveurs de chevaux ou de rennes, de loin en loin, peut étendre ses cousinages sur plus de gens que le *tchaykhané* à la mode. Le résultat, finalement, c'est que la langue des groupes denses évolue plus vite que la langue des groupes dispersés. Et au bout de cinq ou six générations, la langue du centre-ville, même si cette ville n'est qu'un village, sera assez différente de la langue des yourtes.

C'est probablement pourquoi les langues turques ont été longtemps très stables. Il n'y avait pas de centre-ville. Comme les langues mongoles et toungouses d'ailleurs, pour la même raison. Et c'est pourquoi la langue des inscriptions runiques paraît plus familière à un Turk, à 1400 ans de distance, que la langue du Serment de Strasbourg, au IX^e siècle, ne paraît à un Français. Mais encore une fois, ce n'est pas parce que le Français serait plus vif d'esprit, et qu'il innoverait plus vite. C'est qu'il a eu plus souvent l'occasion de le faire. L'évolution des langues n'est pas un phénomène mécanique, c'est un phénomène social, historique et humain.

La dernière question que je veux aborder est peut-être la plus importante. Des peuples entiers ont changé de langue, mais sans changer eux-mêmes. Les gens d'Asie Centrale qui aujourd'hui parlent des langues turques sont souvent les descendants de gens qui parlaient des langues iraniennes. Au début de l'ère chrétienne, entre le Caucase et les Pamirs, les gens des steppes ne parlaient pas turk, ils parlaient iranien. Toutes les sources historiques le montrent. Beaucoup des kourgans anciens dont on dit qu'ils sont des tombes turques, sont en réalité des tombes iraniennes. Est-ce que les descendants de ces iranophones ont été tous massacrés par des invasions turques ? Evidemment pas. Les gens sont restés, mais ils ont changé de langue.

Il faut bien se rendre compte qu'un peuple qui change de langue, c'est une chose très fréquente, pas du tout exceptionnelle. Il y a aujourd'hui 200 millions d'arabophones dans le monde. Mais il y a 15 siècles, on ne parlait arabe qu'en Arabie, et encore : dans un coin de l'Arabie. Ces 200 millions ne sont pas tous les descendants des quelques milliers de conquérants arabes, bien entendu. Ce sont des gens dont les ancêtres parlaient d'autres langues, et qui ont peu à peu choisi l'arabe. Il y a aujourd'hui à peu près un milliard de gens qui parlent des langues chinoises. Mais nous savons que la civilisation chinoise est originaire d'un grand fleuve du nord de la Chine. Est-ce que tous les gens qui parlent chinois aujourd'hui sont les descendants des ces quelques milliers-là ? Bien sûr que non. Encore de nos jours, nous voyons la patiente politique des Chinois pour imposer leur langue aux populations conquises. Aux Mongols, aux Tibétains, à d'innombrables petites populations du sud et de l'ouest de la Chine. Ces petites populations, il y a mille ans, ou parfois seulement deux siècles, ne parlaient pas chinois du tout. Est-ce qu'on les a tous tués pour les remplacer par des Chinois venus du nord ? Bien sûr que non. Pour l'immense majorité, les gens qui parlent chinois aujourd'hui sont des gens dont les ancêtres parlaient d'autres langues, et ont appris le chinois. Puis les enfants de ces ancêtres ont parlé le chinois un peu mieux, soit pour faire carrière, soit pour faire du commerce, soit pour survivre. Ils parlaient un peu moins bien la langue de leurs ancêtres. Et après trois ou quatre générations, les enfants ne parlaient plus que le chinois. Et pour l'empire russe ? Les Youkaguirs de Sibérie étaient assez nombreux au XVII^e siècle, comme le disent les voyageurs russes de cette époque. Ils parlaient leur langue, le youkaguir. Aujourd'hui, il reste peut-être 100 personnes qui parlent un peu le youkaguir. Les autres ne sont pas tous morts : ils ont seulement appris le russe. Il en va de même pour les Khanty, les Mansi, les Tchouktches, les Evens et les Evenki, etc. Dans l'Altaï, on parlait plusieurs langues turkes, qui ne sont presque plus parlées aujourd'hui : on parle russe. Il faut bien vivre.

Et avant les Russes, c'était pareil. Ces populations de l'Altaï qui parlaient des langues turkes, en fait elles les avaient apprises aussi. Car autrefois, beaucoup de ces gens-là parlaient des langues dites iénisséiennes, comme le kot, ou bien des langues samoyèdes, comme le kamassin. Puis les Turks ont imposé leur langue. Ils n'ont pas tué tout le monde. Les gens ont simplement appris la langue qu'il fallait savoir. Afin de mieux vivre. Qui osera leur en vouloir, ou les mépriser ? Vouloir vivre, ce n'est pas méprisable. Et on reste un homme dans toutes les langues.

Presque tous, nous avons trahi la langue de nos ancêtres. Tous peut-être. Les Français sont un bon exemple. Il y a deux mille ans, sur le territoire actuel de la France, on parlait plusieurs langues. Mais une des principales était le gaulois, qui était une langue celtique, comme le breton ou l'irlandais. Puis les Romains sont venus. Ils ont tué très peu de gens, en vérité. Mais ils étaient très chic. Ils avaient l'air moderne, ils parlaient une langue qu'on parlait partout, de l'Afrique au Danube et de l'Espagne à l'Egypte. C'était bien plus intéressant, quand on avait un peu d'ambition, de parler comme les Romains, plutôt que de parler gaulois comme les paysans du village. Seulement, les paysans aussi ont de l'ambition. Et la langue gauloise a complètement disparu. Tout le monde s'est mis à parler comme les Romains.

Nous sommes tous des traîtres linguistiques. Mais nos ancêtres aussi, l'étaient ! Il ne faut pas avoir honte. Ou pas trop. Il faut essayer, comme des millions d'hommes et de femmes avant nous, de trouver un juste équilibre entre le charme de la langue de la famille et les nécessités du travail extérieur. Et aussi le respect des écrivains d'autrefois. Une des solutions les meilleures est très ancienne. C'est de parler plusieurs langues. Ce n'est pas du tout

nouveau, ni un effort imposé par les sociétés modernes. Je connais personnellement de nombreuses tribus où la plupart des gens parlent deux ou trois langues : une au village, une pour se comprendre avec les gens de la vallée d'à côté, et une quand on va au marché dans la plaine, une fois par mois.

Je vais donner deux exemples. Il existe dans le nord-est de l'Inde un état de l'Inde, grand à peu près comme la moitié de la Belgique, qui s'appelle le Nagaland. Cet état est une création des Anglais, car avant l'occupation anglaise les différentes tribus qui occupent ce territoire avaient entre elles des relations hostiles. Cela venait d'un fait particulier. Pour qu'un jeune homme soit bien considéré par les siens, il fallait qu'il aille couper la tête de quelqu'un, dans une nation voisine. En conséquence, les gens ne se croisaient qu'avec une certaine méfiance. Et les routes n'étaient pas très sûres. La conséquence linguistique est que les langues de ces tribus, peut-être similaires dans le passé, sont devenues rapidement très différentes les unes des autres. Non seulement parce que les gens ne se parlaient pas, mais aussi parce qu'ils souhaitaient être très différents des voisins. Ils ont fait ce que les Serbes et les Croates font de nos jours : ils cherchaient à valoriser les différences les plus petites de leurs langues, et à généraliser ces différences dans toutes les occasions. Les Nagas faisaient cela encore il y a un siècle. Le résultat est qu'au Nagaland on trouve une langue différente dès qu'on change de vallée. Les Belges sont furieux parce qu'ils ont deux ou trois langues. Mais il y en avait vingt-deux au Nagaland. En outre, chaque langue possédait des dialectes souvent très différents. Bien. Je connais une jeune femme qui s'appelle Merenchila Yemyachi. Je l'ai rencontrée en 1996 parce qu'on me disait qu'elle parlait une langue naga qui s'appelle le phom. Je lui ai posé des questions sur la langue phom, et elle m'a avoué qu'en réalité sa langue était la langue yaongyimchen, qui est parlée seulement dans trois petits villages installés au bord du pays des Phom. Cette langue yaongyimchen est très proche de la grande langue ao, qui est divisée en plusieurs dialectes différents, comme le mongsen, ou le chungli. Mon informatrice Merenchila parlait sa langue, le yaongyimchen. Plus la langue phom des villages voisins. Plus deux dialectes de la langue ao. Plus la langue de la vallée qui est l'assamais. Et comme elle avait fait des études elle parlait aussi le hindi et l'anglais. Elle trouvait cela tout naturel.

Puisque nous sommes dans le nord-est de l'Inde, j'y reste pour mon deuxième exemple. J'étais dans l'autocar entre Shillong, dans les collines, et les jungles du sud. Pour aller chez mon ami Thaosen, qui m'enseigne le dimasa. Dans l'autocar, il y avait un groupe de jeunes gens qui chantaient tout le temps. Ce n'était pas difficile de voir que c'étaient des chrétiens. Dans ces pays-là, les gens qui chantent en groupe dans l'autocar sont nécessairement des chrétiens. J'ai parlé avec eux, et c'étaient des Mizo. Des Mizos chrétiens, bien entendu. Les Mizo sont très fiers d'eux, parce qu'ils habitent le seul état en Inde où la langue tribale est dominante et langue officielle. Cet état, d'ailleurs, s'appelle le Mizoram, "la terre des Mizos". En fait, les Mizos ne sont arrivés là qu'au XVII^e siècle, et ils sont très fiers aussi d'avoir été des semi-nomades qui brûlaient des morceaux de forêt pour planter le riz, utilisaient la terre deux ou trois ans, puis allaient ailleurs. La jungle repoussait vite, de toute façon. Et le Mizo est bien obligé d'emporter son cœur avec lui, parce qu'il ne reste pas de trace de ses anciens villages. C'est peut-être pourquoi il chante dans l'autocar, finalement. Bien, mes Mizos allaient à une fête, pour voir d'autres Mizos chrétiens. Cette fête avait lieu à Haflong, en pays dimasa. En pays dimasa, on parle dimasa, djemi, et bengali évidemment. Mes Mizos parlaient tous plus au moins tout ça, et ils m'ont dit : "on va te parler en anglais, en dimasa, et en mizo, et tu verras, demain ou après-demain, tu parleras mizo. Tu pourras chanter avec nous."

Aussi, il ne faut pas trop croire les gens qui disent qu'une nation n'a qu'une langue. Et que les Ouzbeks, pour être de vrais Ouzbeks, ne doivent parler que l'ouzbek. Ce n'est pas vrai. D'abord parce qu'il faut respecter les différentes formes d'ouzbek, qui sont toutes respectables. Parce qu'elles traduisent toutes une partie de l'histoire compliquée du pays. Ensuite parce que l'Ouzbekistan est un pays de contacts très anciens entre le nord et le sud, entre le monde turk et le monde iranien. Et que ces deux faces du pays font sa profonde originalité. Enfin parce que de grands lettrés ont écrit en persan, en arabe, en turk tchagatay, qui étaient toutes des langues de culture. D'ailleurs, c'est un peu la même chose en France. La France est un pays double, où se mélangent les manières germaniques et les manières latines. Comme ici les façons turkes et les façons iraniennes. Mais il est très difficile de savoir où est la frontière. En fait, la frontière est en chacun de nous, qui sommes tous un peu des deux côtés. Après tout, il vaut mieux avoir deux yeux et deux oreilles.

21 novembre 2000

François Jacquesson

Laboratoire des Langues et Civilisations de Tradition Orales - CNRS

Coordinateur du Projet "Echanges génétiques & linguistiques entre Orient et Occident"